

PLACÉ A DIEU!



La Famille Chrétienne



VOL. 5—No 7.

.....
❧ DECEMBRE 1901 ❧
.....

- D. 1 I de l'Avent.—*Kyr.* de l'Av. Vêp. de ce dim., m. du suiv
L. 2 Ste Bibiane, vge et martyre.
M. 3 S. François-Xavier, conf., 2nd patron du pays, *dbl. maj.*
M. 4 JEUNE. S. Pierre Chrysologue, évêque et docteur.
J. 5 De la férie.
V. 6 JEUNE, S. Nicolas, évêque,
S. 7 (*Vigile*). S. Ambroise, évêque et docteur.
D. 8 II de l'Avent. — IMMACULÉE-CONCEPTION, 1 cl.
[Titul. de la Basilique. II Vêp., m. du dim.
L. 9 De l'octave.
M. 10 Translation de la Ste Maison de Lorette, *dbl. maj.*
M. 11 JEUNE. S. Damase, pape et confesseur.
J. 12 De l'octave.
V. 13 JEUNE. Ste Lucie, vierge et martyre.

- S. 14 De l'octave.
 D. 15 III de l'Avent — *Kyr.* et *Vêp.* de ce dim., m. du suiv. et
 L. 16 S. Eusèbe, év. et mart. [de l'Oct. (II V.)]
 M. 17 De la férie. *O Sapientia.*
 M. 18 JEUNE. QUATRE-TEMPS. Expectation de la Ste
 J. 19 De la férie [Vierge, *dbl. maj.*
 V. 20 JEUNE. QUATRE-TEMPS. De la férie (Vigile).
 S. 21 JEUNE. QUATRE-TEMPS. S. Thomas, apôtre, *2cl.*
 D. 22 IV de l'Avent.— *Kyr.* et *Vêp.* du dim., *O Rex. dblée.*
 L. 23 De la férie.
 M. 24 De la Vigile de Nativité de N.-S. J.-C.
 M. 25 NOEL, *Kyr.* 2 ton à la M. de Minuit, *Kyr.* royal à la M.
 [du Jour. II *Vêp.*, m. du suiv.
 J. 26 S. Etienne, 1er martyr, *2cl.*
 V. 27 S. Jean, apôtre, *2cl.*
 S. 28 SS. Innocents, Martyrs, *2cl.* } Avec octave.
 D. 29 Dim. de l'oct. S. Thomas de Cantorbéry, év. et mart. *Kyr.*
 des *dbls.* V. *dbl.* de la Nat., à cap. de S. Thomas
 (II *Vêp.*) m. du dim. et des 4 octaves.
 L. 30 De l'octave.
 M. 31 S. Sylvestre, pape et confesseur.

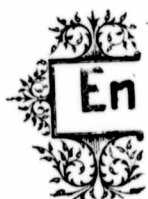

Salut à Marie,


SIEGE DE TOUTES LES VERTUS.



E vous salue, ô Vierge sacrée, ô Marie, supérieure par une bénédiction unique à toutes les femmes bénies de Dieu ; vous êtes la vallée délicieuse où germent sans cesse les lis de toutes les vertus ; vous êtes un heureux paradis toujours inondé de consolations divines ; vous êtes la rose la plus belle des cieux, exhalant toujours un parfum d'inénarrable suavité ; vous êtes un vase d'élection, qui distille l'onction d'un amour plus doux que le miel ; vous êtes la belle étoile de Jacob qui illumine toute l'étendue des cieux ; vous êtes la tige de Jessé, qui a produit la plus douce des fleurs, et a porté la joie dans l'univers.

Les Bienheureux admirent et célèbrent à l'envi votre beauté, votre splendeur, votre dignité. O Vierge qui réunissez en vous tous les charmes et toute sainteté ! O Souveraine admirable, dont le trône au-dessus de tous les Anges est le plus rapproché de celui de Dieu ! abaissez les yeux sur mes tribulations, et prêtez l'oreille à mes gémissements. Visitez-moi et consolez-moi, tout inutile serviteur que je suis, et après m'avoir lavé de mes péchés, rendez-moi en tout agréable à vos yeux.



En CHEMIN vers

La PATRIE.

(suite.)

IIe ENTRETEN.

SUR L'HOMME

VOICI une autre pensée non moins digne de mes réflexions. Je suis une créature composée d'un corps périssable et d'une âme spirituelle, image vivante de Dieu, immortelle. Mon origine est divine, je viens de Dieu qui m'a créé et placé sur cette terre ; mais la vie que j'ai reçue doit être courte, ainsi que celle des autres hommes qui m'ont devancé ; elle n'est qu'un rapide voyage, je ne fais que passer sur cette terre ! eh ! où est-ce que je vas ? me le suis-je quelquefois demandé ? presque jamais.

Pourquoi suis-je venu sur cette terre ? Quel but Dieu s'est-il proposé en m'y plaçant ? Est-il une pensée plus intéressante pour moi et plus digne de mes réflexions ?

Dieu est infiniment parfait ; car, qui dit Dieu, dit un être élevé au-dessus de tout, qui n'a pu être borné par rien.

Conséquemment, il est infiniment sage, infiniment bon, infiniment juste. Il ne peut agir pour une fin indigne de lui ; je dois donc trouver, dans la fin qu'il s'est proposée, en me donnant l'existence et en me plaçant sur cette terre, une sagesse, une bonté, une justice infinies. A l'aide de ces principes incontestables, comme à la lueur d'un flambeau qui doit nécessairement me découvrir la vérité, je vais chercher ma fin, découvrir le terme que je dois atteindre.

Dieu qui a orné mon corps, mon cœur, mon âme de si nobles facultés, et m'a établi le roi de la nature, ne se serait-il proposé, en me créant, que de me laisser passer quelques moments sur cette terre, en proie aux privations, aux souffrances, aux inquiétudes, puis, de me précipiter dans l'abîme du néant, sans me permettre de le voir, de le connaître et de l'aimer ? Je ne trouve point dans cette fin son infinie sagesse ; elle n'est pas digne de lui. L'homme lui-même qui, en produisant un chef-d'œuvre, ne se proposerait que de le laisser dans les ténèbres et de le précipiter ensuite dans un abîme serait, à juste titre, réputé pour un insensé !

Je trouve dans mon cœur un désir immense de connaître, d'aimer, d'être heureux. Ce désir, qui m'est commun avec les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, est né et s'est développé avec moi ; d'où je conclus qu'il est l'œuvre du créateur qui l'a mis en moi. Or, si je n'avais d'autre fin que la vie présente, ce triple désir ne serait jamais satisfait ; il ne serait qu'un bourreau cruel qui ferait le tourment de ma vie.

En effet, que puis-je connaître ici-bas ? La vérité est enveloppée d'un voile épais que je ne puis pénétrer ; tout est mystère pour moi au ciel, sur la terre, dans la nature entière ; je ne me connais pas moi-même.

Mon cœur ne trouve rien dans le monde qui soit digne de captiver ses affections, qui puisse le remplir et le satisfaire.

Les plaisirs, si je m'y livre, dégradent mon cœur, avilissent mon âme et la plongent dans les ténèbres ; ils passent

comme une ombre, et ne me laissent en partage que la honte, le remords et le désespoir.

Les richesses et les honneurs, que tous recherchent avec tant d'ardeur, qu'un si petit nombre d'hommes parviennent à obtenir, ne remplissent et ne satisfont ni mon esprit ni mon cœur. J'entends un monarque puissant et opulent s'écrier : *Hélas ! que mon exil est long !.....* J'en entends un autre plus puissant et plus opulent encore, qui avait réuni les plus vastes domaines, élevé les plus somptueux palais et livré son cœur à la jouissance de tous les plaisirs, s'écrier : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Si donc Dieu ne m'avait assigné d'autre fin que la vie présente suivie du néant, les désirs de connaître, d'aimer, d'être heureux, que Dieu a mis dans mon cœur, ne pourraient jamais être satisfaits et ne seraient que des bourreaux qui feraient le tourment de ma vie. Quoi de plus opposé à la bonté infinie de Dieu !

Enfin, sur cette terre, l'homme vertueux et juste n'est point récompensé ; trop souvent il y passe ses jours dans l'obscurité, dans les privations, les mépris, les souffrances, les persécutions ; souvent, au contraire, l'homme vicieux y regorge de biens, y reçoit les applaudissements des hommes, y nage au sein des délices. Si donc Dieu n'avait assigné à l'homme d'autre fin que la vie présente, suivie du néant, la vertu resterait sans récompense, et le vice sans châtiment ; la vertu même serait punie et le vice récompensé ! Quoi de plus opposé à sa souveraine justice !

Non, cette vie misérable n'est point la fin que Dieu m'a assignée ; je n'y trouve ni sa sagesse, ni sa bonté, ni sa justice ; elle n'est ni digne de moi ni de mon auteur.

Quelle est donc ma fin ? Elle n'est pas sur cette terre ; je viens de m'en convaincre. Ah ! elle est au ciel ; la raison et la foi se réunissent pour me le dire, et on me l'a appris dès ma plus tendre enfance ; c'est Dieu lui-même qui m'a créé pour lui, pour sa gloire, pour me rendre heureux. Il m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen me conduire à la vie éternelle.

Il m'a créé pour le connaître, et c'est pour cela qu'il m'a donné une âme intelligente et douée de si nobles qualités.

Il m'a créé pour l'aimer, et c'est pour cela qu'il m'a donné ce cœur tendre et affectueux.


Il m'a créé pour le servir, et c'est pour cela qu'il m'a donné mes membres, mes organes, toutes mes facultés.

Dieu, le ciel ; voilà donc ma fin ! A cette pensée, comme mon cœur et mon âme se dilatent ! Je m'élève en esprit jusqu'au Ciel ; je pénètre jusque dans le sanctuaire de la divinité. O mon Dieu ! je le reconnais maintenant ; non, ce n'est point en vain que vous avez mis dans mon cœur des désirs si ardents de connaître, d'aimer, d'être heureux : dans votre sein je trouve surabondamment de quoi les satisfaire. Mon désir de connaître est satisfait par vos infinies perfections, qui offrent sans cesse à ma contemplation quelque beauté nouvelle ; mon désir d'aimer, d'être heureux, est satisfait par ces mêmes perfections. Perdu en quelque sorte dans vos éternelles splendeurs, je me livre aux transports de la plus ardente charité ; mon âme est ravie, toutes mes affections sont captivées ; je suis rempli, je jouis, je tressaille, je suis visiblement dans mon centre. Si je m'éloigne de vous par le péché, je tombe dans les ténèbres, je me dessèche et languis ; si je me rapproche de vous par la pénitence, mon esprit est éclairé de nouveau, mon cœur se dilate et reprend la vie, et je proclame avec une nouvelle assurance que vous m'avez créé pour vous connaître, vous aimer, vous servir sur cette terre, et vous posséder éternellement dans le Ciel.

Je sais maintenant qui je suis, d'où je viens et où je vais ; je n'y ai point songé jusqu'ici ; mais désormais, à l'exemple des Saints, je veux en faire l'unique objet de mes méditations ; car, parvenir à ma fin, je le reconnais, c'est pour moi l'unique affaire nécessaire.

(à suivre)

Une SOIRÉE TRANQUILLE.


EH bien, mon cher ami, vous allez avoir une bonne soirée bien tranquille, me dit Cécile, vous allez être tout seul. La cuisinière a pris aujourd'hui son jour de congé ; Julie est allée voir sa tante qui est malade, et Charlot — je le lui avais promis la semaine dernière — assiste à une représentation de lanterne magique à l'école Saint-Jean. Si j'avais pu prévoir qu'au dernier moment vous auriez renoncé à m'accompagner, je l'aurais certainement retenu.

Charlot est l'enfant prodige qui, chez nous, nettoie les couteaux, décrotte les souliers, sert à table et tombe dans les escaliers.

Cécile était splendide en entrant dans le salon, car, depuis le dîner, elle avait mis la dernière main à sa toilette et à... son visage.

— Bien que j'aie le désir de vous voir venir avec moi partout — continua-t-elle en enfilant un bouton du bout de son aiguille et le fixant au gant qui pendait à son poignet — vous prenez plaisir à rester chez vous... quand vous y êtes.

— J'ai besoin de travailler, dis-je ; il m'est venu une idée... et comme il ne m'en vient qu'une toutes les cinq ou six semaines!... Une idée n'est pas une chose à perdre.

— Soit, mais vous feriez mieux de travailler ici. Il y a un bon feu et vous seriez plus confortablement installé que là-haut dans votre bureau. Personne ne vous dérangerait. Et vous m'avez procuré une voiture ?

— Elle vous attend à la grille depuis un quart d'heure. Ce sera dix sous de plus de pourboire.

— Que c'est agaçant, ces boutons ! dit Cécile en tranchant le fil d'un coup de dent et en piquant l'aiguille au man-

teau de la cheminée. Maintenant je suis prête. Allons, travaillez bien ; je serai de retour avant minuit.

Je mis Cécile dans sa voiture et retournai à la maison.



Elle me parut extraordinairement vide.

La tante de Julie et la lanterne magique de Charlot étaient responsables de l'obscurité du hall, personne ne s'étant trouvé là pour lever le gaz. Le salon, par contre, me sembla assez gai et mon imagination s'anima à la seule perspective de deux heures de bon travail sans interruption.

Pendant quelques minutes, je marchais de long en large, saisissant mon idée corps à corps, cherchant à la dégager, à la rendre, lorsque j'entendis — ou crus entendre — un faible bruit derrière moi. C'était comme le glissement sur le sol de l'appartement d'un objet léger. Au moment où je m'arrêtais et me retournais, j'avais certainement la conviction intime que quelque chose avait bougé.

Une souris

Une souris ne me cause aucune frayeur, mais il m'est impossible d'écrire quand les souris s'abattent autour de moi.

Je sifflais Ah-Sin — Ah-Sin est le chien préféré de Cécile — qui sommeillait sur le tapis. Ah-Sin se leva lentement, remua la queue, puis, ne voyant rien à manger, tourna deux fois en rond sur lui-même et s'étendit de nouveau à terre.

Je suis ainsi fait qu'un rien, une simple mouche qui vole me distrait..... mais j'étais parfaitement résolu à ne pas perdre ma soirée. Aussitôt, je me mis à l'œuvre, traînant ma table auprès du feu, plaçant une chaise de façon que la lumière de ma lampe se projetât du côté gauche.....

Pendant que je faisais ce manège, j'entendis pour la seconde fois un petit frottement derrière moi, puis un autre au moment où je tournais la tête et fixais l'endroit d'où le son était parti. Je me retournais, une vibration rapide et soyeuse susura à gauche de la cheminée, dans le coin de l'appartement..... puis le silence retomba lourd. Rien n'avait remué.

Il n'y avait d'ailleurs, dans ce coin, qu'un plateau de cuivre déposé sur un piédestal indien que, par parenthèse, Cécile avait justement eu pour rien dans une vente la semaine précédente.

— Je dois être un peu énervé ce soir, fis-je, et j'ajoutai pourtant : Tout de même, la maison est bien isolée.

Derechef, je concentrai mes facultés sur l'objet de mon travail..... Mon idée était à point, j'avais la lumière, la chaleur, la solitude, une chaise, une table..... Il ne me manquait plus qu'une plume, de l'encre et du papier, mais tout cela était à l'étage au-dessus, dans mon bureau.....

J'avais traversé le hall à demi obscur et posé mon pied sur la première marche de l'escalier, lorsqu'une série de petits coups distincts et rapprochés se succédèrent dans la chambre que je venais de quitter. D'un bond, je regagnai la porte du salon. Tout était calme et silencieux.

A mon irruption subite, Ah-Sin ouvrit un œil, donna un coup de queue et reprit son somme.

— C'est ridicule ! dis-je. Et quand même tous les esprits frappeurs se seraient donné rendez-vous ici pour leur sabbat, je ne me laisserai pas distraire de mon travail.

Et je montais l'escalier en sifflotant. Mon sifflotement n'arrêta pas pourtant le bruit mystérieux qui recommença de plus belle dès que j'eus tourné les talons.

Muni de mon nécessaire de bureau, je redescendis les escaliers, trébuchant dans l'obscurité. Les coups secs et rythmés s'étaient tus, le calme était parfait.

J'installai à ma portée tous mes petits instruments, je plaçai commodément ma chaise, et, sous la lumière bien orientée, j'essayai de reprendre le fil de mes idées.

Tout favorisait la méditation.

Un calme absolu emplissait la maison, à peine troublé de temps à autre par le roulement sourd d'un fiacre longeant le mur du jardin dans la rue.....

Et pourtant, j'étais étrangement agité. J'avais beau faire des efforts pour rassembler mes idées, j'étais préoccupé, obsé-

dé par la pensée que quelque chose autour de moi..... allait mal. J'écrivis néanmoins une douzaine de mots, mais ce fut pour m'apercevoir que j'avais employé deux fois le même terme et que j'avais besoin de le répéter deux fois encore pour terminer mes deux lignes! Dans ces cas-là, il en est souvent ainsi.

Je raturai donc fiévreusement et je me retournai sur ma chaise.

Heureuse inspiration! un frôlement à peine perceptible eut encore lieu.

—Etre seul, la nuit, dans une maison isolée, est la pire des choses, grommelai-je. On se forge une foule d'idées..... Il est évident que rien n'a remué....., si ce n'est moi!

Et je m'installai de nouveau sur mon siège face à face à l'ouvrage, cherchant à me persuader de l'immobilité des choses. Cependant..... quelque chose avait bien dû remuer là-bas dans ce coin, que je pouvais surveiller du coin de l'œil sans bouger, sans presque quitter du regard ma feuille de papier.

—Le mouvement est une loi de la nature, murmurai-je enfin. Et, saisissant pour ainsi dire mon sujet à la gorge, je m'obstinaï à terminer la phrase commencée. Et, pour me suggestionner moi-même, je me mis à regarder dans tous les coins..., sauf dans celui où le bruit s'était fait entendre. Puis, je m'opiniâtrai à reprendre la phrase qui restait toujours en suspens, lorsque soudain... trois coups nets et espacés retentirent sur le plateau de cuivre.

Je regardai, je ne vis rien.

Mais la phrase que je tenais m'échappa et il fallut en chercher une autre. Je passai ma main dans mes cheveux, je déboutonnai mon habit et je jetai brusquement au feu le papier raturé.....

Ce bruit ridicule continuait.....

J'avoue que d'abord j'évitai rageusement de tourner les yeux de ce côté, mais, à la fin, je n'y pus plus tenir.....

Il faut dire que je suis d'un tempérament plutôt calme,

lymphatique....., mais le trouble était trop profond.

— Je m'en vais jeter cet infernal plateau par la fenêtre, — dis-je en bondissant de ma chaise. Là, du moins, il pourra faire tout le vacarme qu'il voudra !

Comme je faisais ce bond, je perçus un mouvement rapide..... quelque chose, comment dirai-je ? comme un mouvement sans mobile, comme la translation de molécules d'air, et cela dans le coin. J'entendis comme le frôlement d'un pied léger sur le tapis. Ah-Sin l'entendit aussi. Il sursauta sur sa descente et se dressa grondant, la queue droite, le poil hérissé.

Je ne suis pas superstitieux, mais, à côté de ce chien aboyant à ce quelque chose d'invisible et que pourtant j'entendais..... je demeurai pétrifié. J'étais complètement assourdi..... non pas effrayé — vous saisissez bien — mais simplement ennuyé.

Très tranquillement, et reprenant parfaitement possession de moi-même, je fis le tour de la chambre, examinant d'autant plus près tous les coins que j'ai la vue plutôt courte. Bien entendu, je ne découvris rien et j'avoue que je ne m'attendais pas à y trouver quelque chose. Je voulais simplement m'assurer qu'il n'y avait rien dans la chambre qui n'y dût pas être.

Sur le plateau de cuivre particulièrement — que j'exilai dans un coin debout le long du mur et comme en disgrâce — il n'y avait qu'un paquet de cigarettes et la boîte à ouvrage de Cécile. Aucun désordre ; tout était à sa place.

Soudain, comme je déplaçais le paravent de Cécile pour la seconde fois, m'assurant du regard qu'il n'y avait rien par derrière, j'entendis — et il était impossible de s'y méprendre — j'entendis froufrouter quelque chose dans mon dos.....

Ah-Sin se précipita contre le paravent..... puis, s'arrêta court, la gueule hargneuse, découvrant ses crocs.

— Il doit y avoir quelque chose d'insolite dans cette chambre !

Une minute entière je restai là, à l'endroit où je m'étais arrêté, écoutant encore le bruit qui venait de s'évanouir. Ah-Sin se retira sur son tapis en grondant.....

Le silence plana de nouveau, m'oppressant, le souffle s'était presque arrêté dans ma poitrine... et je ne respirai longuement qu'un instant après, quand le facteur, faisant sa dernière tournée, heurta fortement la porte d'un double coup de marteau. Cela me fit du bien. Il me sembla que je n'étais pas tout à fait isolé du monde, seul avec ce bruissement étrange, de nature inconnue... et je résolus d'aller à la boîte prendre les lettres qu'on venait d'y déposer. Après je reprendrais mon travail.

— Je m'en vais lever la flamme du gaz dans le vestibule, me disais-je ; ce sera moins lugubre.

Mais il est plus facile, en tournant le robinet, d'éteindre une flamme que de la lever, aussi, évidemment je l'éteignis.

Or, au salon il n'y avait pas d'allumettes, et je fis deux fois le tour du hall à la recherche de la boîte — jamais à sa place — et me heurtant aux chaises sur mon passage, et tout le temps j'entendais, je sentais un pas qui me suivait, un pas de fantôme résonnant à peine sur la natte du hall. Plusieurs fois je me détournai, continuant mon chemin à reculons, puis, tout à coup, je m'arrêtai jetant mes bras en avant pour m'assurer qu'il n'y avait rien... Je ne touchai rien, je ne vis rien, mais néanmoins je compris qu'il y avait *quelque chose*.

Quand, à la fin, j'eus trouvé des allumettes, je ne pus m'empêcher, debout sur une chaise, de remarquer combien tremblait ma main en rallumant le bec de gaz. C'était un de ces becs dont l'agencement bizarre sert autant à voiler la lumière qu'à la répandre.

Il suffit pourtant dans le rayon restreint que ma vue pouvait embrasser à me montrer que j'étais bien seul.

Au milieu du vestibule se dressait une petite table de chêne et sur cette petite table un plateau avec un carafon de cognac, des verres et un siphon d'eau de seltz.

Trois fois je fis le tour du guéridon pour m'assurer qu'il n'y avait rien, et pourtant... au moment où, avant de descendre les marches qui menaient au sous-sol, je m'arrêtai, j'eus la persuasion, la sensation que quelque chose d'insolite remuait autour de moi. Ah-Sin, lui aussi, était préoccupé, car il apparut à la porte du salon, regarda avec inquiétude tout autour du vestibule, et se tint immobile, les yeux fixés sur moi, la queue rigide,

— C'est de la folie ! fis-je à haute voix. Viens, Ah-Sin, allons chercher ensemble les lettres du courrier, puis nous reviendrons travailler sérieusement. J'en ai assez : c'est idiot !

Ah-Sin vint, traversa le hall le nez contre terre et me suivit. Je me mis à descendre les escaliers, non sans regarder par-dessus mon épaule.

A la cinquième marche je m'arrêtai court, mon cœur en fit autant..... Sans erreur possible, j'entendais derrière moi le bruit d'un pas qui faisait pat... pat... pat... L'imagination n'avait là aucune part et je pus compter le nombre de marches que ce pied mystérieux descendait à ma suite.

Tournant avec précaution la tête..... je vis au sommet des marches le chien en arrêt, les yeux sur moi, le poil hérissé. Je repartis encore et continuai à descendre, m'arrêtant à chaque degré, mis hors de moi par ce pas si proche. Et, à ma grande épouvante, je vis soudain le chien se précipiter dans l'escalier, mordre avec rage l'endroit où devait se poser le pied mystérieux..... Le souffle me manqua, je crus que je devenais fou !

(à suivre)



La dévotion au Cœur-Eucharistique

(De la Semaine Religieuse de Montréal.)



Nous sollicité de donner quelques éclaircissements sur la dévotion au Cœur Eucharistique de Notre-Seigneur.

Cette dévotion a pris naissance en France vers le milieu du dernier siècle ; de là elle s'est répandue en Italie et dans plusieurs autres contrées de l'Europe.

Un grand nombre de personnes cherchent dans cette forme de la dévotion au Sacré-Cœur un secours pour alimenter leur culte envers la sainte eucharistie. Nous connaissons même des livres qui ont été composés tout spécialement à cette intention.

Il y a plus encore, on a établi en France et en Italie des confréries du Cœur Eucharistique de Jésus. Et au dernier congrès eucharistique d'Angers, un orateur a fortement recommandé la diffusion de ces associations.

“ La confrérie du Cœur Eucharistique de Jésus, a-t-il dit, est peut-être le moyen le plus efficace de répandre le culte du Saint-Sacrement, parceque, mieux et plus que les autres, elle nous le fait connaître”.

“ Son but, en effet, c'est de nous révéler, non pas la puissance de Jésus, sa grandeur, sa sainteté, comme la dévotion au Saint-Sacrement, non pas l'amour de Jésus en général, comme la dévotion au Sacré-Cœur, mais son amour là où il l'exerce, comme son nom l'indique si bien. Or, n'est-ce pas l'amour qui a inspiré l'eucharistie ? et n'est-ce pas l'amour qui domine dans l'eucharistie ? Cela est si vrai que l'Eglise l'appelle le sacrement de l'amour divin. Cette confrérie est donc

d'accord avec l'Eglise en s'intitulant confrérie du Cœur Eucharistique de Jésus, ou de l'amour de Jésus dans l'eucharistie. Ce nous est une véritable lumière qui met en relief le caractère fondamental du Saint-Sacrement".

" Toutefois il est bien permis, lisons-nous à ce propos dans la *Semaine religieuse* de Paris, d'attirer l'attention sur le réel danger qu'il y aurait à confondre deux dévotions, dont l'objet propre est si clairement indiqué et dont l'Eglise, dans sa sagesse, a nettement donné la formule et le rite.

" Il faut prendre garde d'agir comme si nous étions obligés, pour comprendre et aimer le divin sacrement de l'autel, de recourir au symbolisme du Sacré-Cœur. La concession ne tarderait pas à devenir périlleuse. Car le symbolisme de l'eucharistie est trop nettement arrêté pour qu'on puisse le modifier. Les apparences ou *espèces* du corps de Notre-Seigneur, au sacrement de l'autel, ne sont autre que les apparences du pain et du vin.

" C'est là le grand mystère de la foi, dont il ne faut en rien altérer la splendeur intangible. Elle paraîtrait en quelque sorte diminuée, si nous voulions la rendre plus abordable et l'accommoder aux aspirations de notre piété personnelle. L'eucharistie n'est point le cœur de Jésus-Christ, mais son corps tout entier et son âme, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Evitons soigneusement tout ce qui pourrait être, pour nous, l'occasion de le méconnaître ou de l'oublier. "

C'est précisément pour obvier aux inconvénient très graves d'une telle confusion, que la Congrégation du Saint Office a refusé, le 3 juin 1891, son approbation à certains " emblèmes du Sacré-Cœur de Jésus dans l'Eucharistie. "

Mais le même tribunal manifestait toute sa pensée et protégeait cette dévotion dans une note subséquente, datée du 30 décembre 1893. " Les nouveaux emblèmes du Très Saint Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, disait-il ne sont pas à approuver par le Siège apostolique. Restent toutefois approuvés la dévotion et le culte au Sacré-Cœur eucharistique de Jésus. Et par suite demeurent sans valeur les interprétations individuelles de la presse. "

Cette réserve faite, nous devons donc dire que pour ce qui est de la dévotion elle-même au Cœur Eucharistique de Jésus, elle n'a pas été condamnée par l'Eglise, non plus que l'érection de confréries sous ce titre. Au contraire, Pie IX, dès 1868, et Léon XIII, dans pas moins de seize brefs et rescrits, ont enrichi d'indulgences ces formes de la piété des fidèles.

“ Le Souverain-Pontife a même voulu que cette belle dévotion, dit *l'Ami du Clergé*, fut étudiée par les théologiens romains, en vue d'en donner la définition formelle dans le nouveau recueil authentique des prières et des œuvres pies enrichies d'indulgences.”

Voici cette définition telle qu'elle a été insérée dans la *Raccolta*, réimprimée en 1898 :

“ Le culte envers le Cœur Eucharistique de Jésus ne doit pas s'entendre comme différant en substance de celui que l'Eglise professe envers ce même Cœur. Seulement il choisit et propose aux fidèles comme objet de vénération spéciale d'amour, de reconnaissance et de réciprocité, cet acte de dilection suprême par lequel le Cœur très aimant de Jésus a institué l'adorable sacrement de l'eucharistie, daignant ainsi rester parmi nous jusqu'à la fin des siècles.

Et, le 6 février 1899, le même Souverain Pontife, Léon XIII, par un bref au vicaire général du diocèse de Paris, accordait de nouvelles indulgences, deux cents jours chaque fois, à la récitation dans une langue quelconque de l'une ou l'autre des quatre prières suivantes au Cœur Eucharistique de Jésus :

Cœur Eucharistique de Jésus, doux compagnon de notre exil, etc ;

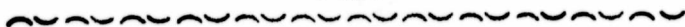
Jésus, maître adorable, etc ;

Cœur Eucharistique de mon Dieu, etc ;

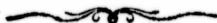
Cœur Eucharistique de Jésus qui brûlez d'amour pour nous embrasez nos cœurs d'amour pour vous !

On nous apprend d'ailleurs que le culte au Cœur Eucharistique de Jésus a ses théologiens. “ Le savant cardinal

Franzelin lui était favorable, et le T. R. P. Lepidi, aujourd'hui Maître du Sacré-Palais, consacra, pendant son professorat à la Minerve, une de ses leçons à l'exposé et à la défense de cette dévotion. Récemment encore, traitant le même sujet, l'illustre dominicain concluait ainsi : Cette dévotion envers le Cœur Eucharistique de Jésus est donc vraie..., très salutaire. Que les fidèles s'y adonnent avec ferveur. "



LES TROIS DINERS D'HIPPOLYTE



I

Hippolyte avait vingt ans ; il venait de terminer sa philosophie, et laissé à lui-même, libre pour la première fois, émancipé, il s'en allait de Confolens, sa ville natale, à Paris, où il devait faire son droit. A la discipline du collège, à la dépendance plus douce de la maison paternelle, succédaient soudain et sans transition une liberté absolue, un affranchissement complet de tout contrôle. Cela se voit ainsi tous les jours ; mais, je le demande aux gens sages, s'il en est qui me lisent, cette méthode est-elle louable ? Retenir le jeune oiseau dans son nid, le priver de toute initiative, de toute responsabilité personnelle, et puis, un matin, le renvoyer de ce nid en disant : Ouvre tes ailes, cherche ton chemin, conduis-toi bien, vole droit, évite le trébuchet et le milan. Est ce là une méthode bien rationnelle ?..... Je laisse la réponse à l'expérience de ceux qui ont des fils placés dans ces conditions.

Hippolyte s'en allait donc, quelques pièces d'or dans son gousset et une bonne malle bien remplie de linge chargée sur l'impériale de la diligence. La diligence ! qui se souvient encore de ce monstre antediluvien, roulant avec un fracas terrible, arrivant sur le piéton comme une masse épouvantable, laid à voir, incommode à habiter, divisé en trois zones, dont chacune représentait une classe de la société, mené par son postillon comme par un pilote, gouverné par son conducteur comme par son capitaine ?

Hippolyte entra dans *l'intérieur* avec une certaine fierté ; il croisa la jambe avec un commis voyageur en vins, et s'installa, le mieux qu'il put, à côté d'un autre jeune homme qui voyageait il

le disait tout haut, pour la mercerie et les rubans. La conversation ne tarissait pas entre ces deux représentants du commerce. Hippolyte les admirait. Ils parlaient de tout, de leurs affaires et de celles de leurs patrons, des bonnes auberges de la route, faisant des comparaisons entre le *Lion d'or* et le *Chapeau Rouge*; de la politique : ils étaient au courant de la question de Portugal et de la Subline-Porte; et des discours des députés et des chansonnettes en vogue ; ils avaient une opinion nette et tranchée sur tout, décidant, raillant bafcuant, sans fin ni mesure.

Tout cela, assaisonné de propos grivois, se disait au milieu des claquements du fouet, du tintement des grelots et des gémissements de la machine, traînée à grand renfort de quatre chevaux.

Hippolyte écoutait. Il trouvait les commis-voyageurs assez imposants ; ils étaient si sûrs de leur fait !

A midi, on arriva dans un gros boug où, d'ordinaire, les voyageurs dinaient. La diligence s'arrêta devant une vaste auberge, à l'enseigne du *Panier fleuri* ; on détela ; les voyageurs descendirent et entrèrent dans une grande salle où le repas les attendait. Il paraissait fort bon : le gigot braisé étalait ses flancs brunis en face d'une poule au blanc ; des escaloppes de veau souriaient à une compote de pigeons. On se mit à table ; Hippolyte se trouva placé entre un commis-voyageur et un vieux monsieur d'une figure noble et respectable, qui occupait l'aristocratique coupé. Hippolyte avait grand-faim ; mais tout à coup il lui revint en mémoire que ce jour-là était un vendredi, et jamais jusques alors il n'avait manqué au saint précepte de l'abstinence.

Que faire ? il avait faim, et puis le dîner semblait si bon ! et puis, le commis-voyageur ! quelle source d'interminables plaisanteries, si le *petit jeune homme* était assez bigot pour vouloir manger, un vendredi, de la soupe aux herbes et une omelette ! Que faire ?

Pendant qu'il réfléchissait, le domestique faisait le tour de la table en portant les assiettes de potage : c'était un bouillon au pain d'assez bonne mine.

— Vous n'avez pas de maigre ? demanda le vieillard assis à la gauche d'Hippolyte.

— Non, Monsieur.

— Ni potage, ni poisson ?

— Non, Monsieur. Voilà le potage, Monsieur.

— Je n'en prendrai pas.

L'assiette fut présentée à Hippolyte. Il hésita : le commis-voyageur le regardait d'un air narquois, le vieillard avait les yeux baissés !..... Hippolyte accepta le potage et le mangea..... Il avait conquis l'estime du Gaudissard.

Tout le dîner ne fut que la répétition de cette première scène : on présenta au vieillard le gigot, les pigeons, tout l'escadron des plats fumants ; il les refusa tous d'un geste bref, et, tirant à lui un ravier plein de radis, il dina comme un cuistre, avec ces racines et un morceau de pain : ce qui ne l'empêcha pas de payer son dîner. Hippolyte mangea de tout ; mais, à mesure que sa faim s'assouvissait, une certaine tristesse le gagnait :

“ Si ma mère me voyait ! se disait-il. Mais aussi c'est bien difficile en voyage.”

Il remonta en voiture d'assez mauvaise humeur, et, je ne sais pourquoi, les quolibets des deux voyageurs sur ce *vieux cogot* ne lui parurent pas très spirituels. L'un d'eux, sous l'influence d'un petit vin de la Charente, entonna un couplet du *Dieu des bonnes gens*, qui ne fit pas sourire Hippolyte.

On arrivait à une montée assez rude, et, selon l'antique usage, le conducteur invita ses administrés à mettre pied à terre. Hippolyte s'éloigna de ses compagnons, que le vin, les chants et la pipe égayaient trop ; il resta en arrière et monta lentement la côte boisée. Le vieillard du coupé le rejoignit, et, s'arrêtant auprès de lui, il jeta un coup d'œil sur le paysage, qu'un beau soleil d'automne montrait dans toute sa splendeur :

“ Voilà un ravissant spectacle, ” dit-il.

Hippolyte s'était tourné vers le midi, et il semblait chercher quelque chose à l'horizon.

“ Vous connaissez ce beau panorama ? lui demanda son compagnon de route.

— Non, Monsieur ; je le vois pour la première fois, et je cherchais si je ne verrais pas le là-bas Contolens.

— Non, mon cher Monsieur ; ce bouquet de bois nous cache le clocher de Saint-Maxime et celui de Saint-Barthélémy. Vous êtes de Contolens ?

— Oui, Monsieur ; je quitte ma ville pour la première fois.

— Ah ! c'est une époque de la vie. ”

Ils marchent côte à côte : le vieillard paraissait avoir quelque peine à gravir la montée qui devenait de plus en plus raide.

“ Si j'osais vous offrir mon bras?... dit Hippolyte, attiré par la figure sereine, les propos polis et la belle tournure de son nouvel ami.

J'accepterais volontiers, dit celui-ci en souriant, si je ne craignais de vous ennuyer. La jeunesse recherche la jeunesse... Vous avez vos amis là-bas. ”

Le voyageur en vins et le voyageur en rubans hurlaient de concert une chanson patriotique. Hippolyte rougit d'eux et les renia bravement.

“Ce ne sont pas mes amis, dit-il, je ne les connais pas.”

Le vieux gentilhomme (décidément ce devait être un gentilhomme) sourit ; Hippolyte fut un peu honteux, et, ne sachant que dire, il reprit enfin :

“ La route doit vous fatiguer, Monsieur : vous avez si mal dîné !

— Vous vous en êtes aperçu ?

— Certes !

— C'est un petit sacrifice que j'ai fait volontiers à mon devoir et à mes convictions. La loi de Dieu est si douce ! comment ne pas s'y conformer ? ”

Hippolyte baissa la tête : sa mère lui avait dit souvent la même chose. Le grand air et l'exercice n'activaient pas sa digestion : il avait l'air triste. Son compagnon de route reprit :

“ Croiriez-vous que c'est un trait d'histoire qui m'a affermi dans mon respect pour l'abstinence ?

— Vraiment Monsieur ?

— Oui. Ma mère était Bretonne ; elle avait dans sa bibliothèque l'*Histoire de Bretagne*, de Dom Lobineau ; j'aimais à parcourir ces respectables in-quarto, et souvent, en lisant le récit du combat de Mi-Voie ou des Trente, j'avais remarqué que Beau-manoir et ses valeureux chevaliers, combattant un jour de carême, avaient observé le jeûne. Que de motifs de dispense pourtant ! le combat, le poids de l'armure, l'heure avancée... rien n'y fit : ils jeûnèrent et se battirent comme des lions, comme des Bretons. Et c'était la chose commune en ces siècles de foi. Antoine de Lorraine combattit tout un jour d'abstinence, n'ayant mangé *qu'un œuf* ; à la bataille des *Eperons d'or*, qui tomba un jour de vigile, les Flamands observèrent rigoureusement l'abstinence ; les soldats mangèrent un peu de pain, et les chefs se contentèrent de quelques anguilles pêchées dans la Lys... Et nous, dans notre vie, commode, sans travail, sans fatigue, nous nous plaindriions de ne pouvoir ronger *os de poulets, os de pigeons !.....* fi donc !

— Mais, Monsieur, objecta timidement Hippolyte, on craint les mauvaises plaisanteries.....

— De ces messieurs que voilà ? répondit le vieillard en montrant les commis-voyageurs en goguette. Ah ! mon cher enfant, c'est à de tels personnages que vous livrez votre pauvre âme !... Tenez, voilà la voiture qui nous rejoint... montez dans le coupé et causons...”

Hippolyte ne résista pas à cette invitation : il monta. Que lui dit le vieux voyageur ? je ne sais ; mais le soir, au souper, il mangea tout bonnement des œufs brouillés, et en quittant le lendemain son nouvel ami, il lui dit :

« J'écrirai notre rencontre à ma mère : elle sera bien contente, Monsieur, et je ne vous oublierai jamais.....

II

Hippolyte était depuis dix-huit mois à Paris, il se préparait au second examen, et vraiment, il avait bien employé son temps. Il suivait les cours, chose rare parmi les étudiants en droit ; la Grande Chaumière ne le connaissait pas ; il allait à la messe le dimanche, il avait trouvé auprès de Saint-Sulpice, un petit restaurant où, le vendredi et le samedi, on servait en maigre ; et enfin, il ne faisait pas de dettes. Ceux qui le connaissaient auguraient bien de lui, et l'avenir a tenu ses promesses ; pourtant il avait quelques-uns des défauts de son âge, il était étourdi, il était dépensier, et quoi qu'il tint note exacte de son *doit et avoir*, il parvenait rarement à mettre son budget d'aplomb. Un achat de livres par ci, une soirée avec des camarades par là, des emplettes, au moins superflues, de gants et de cravates, empiétaient chaque mois sur le nécessaire et imposaient parfois à Hippolyte de réelles privations en échange de quelques plaisirs très fugitifs. Les gants et les cravates disent qu'il allait dans le monde ; il avait en effet, retrouvé à Paris quelques familles amies de la sienne, et il passait souvent la soirée dans ses maisons où l'on offrait aux visiteurs l'hospitalité du monde : — des sandwiches et une tasse de thé.

Cependant, un certain mardi gras, il se trouvait invité à dîner chez Mme Alban, la plus brillante de ses connaissances parisiennes. Et cela se trouvait bien, car Hippolyte était au bout de son mois, et ne possédait plus qu'une fortune inférieure à celle du Juif-Errant : — trois sous, qui se cachait honteux dans sa poche. Mais sa pénurie ne l'inquiétait guère : la pension que sa mère lui servait tous les mois ne tarderait pas à arriver ; il n'avait pas de dettes, l'abondance renaîtrait, et, en attendant, le soir, il dînait en ville.

Il passa sa journée, par un beau froid de février, sur les boulevards, amusé par ce spectacle, ce mouvement, et distrait de la faim qui avait bien le droit de se faire sentir, car une flûte d'un sous était la seule nourriture donnée depuis le matin à cet exigeant cerbère : l'estomac d'un homme de vingt ans. A cinq heures, Hippolyte rentra chez lui, il s'habilla soigneusement, avec son bel habit bien ménagé et le linge fin que la mère avait cousu ; puis, deux minutes avant six heures, il sonna chez Mme Alban.

Dès l'entrée, un superbe parfum de cuisine vint l'assaillir, et il constata avec délices qu'il mourait de faim. Mme Alban le reçut avec beaucoup de grâce ; elle était seule encore, ce qui attrista Hippolyte, car tout retard dans le dîner lui semblait un supplice.

Il s'efforça d'être aimable, mais il eut un sentiment de bien-être quand le domestique annonça à la fois cinq convives ; une

famille entière, puis un sixième, puis, deux vieillards ; deux amis qui arrivaient toujours ensemble. Dieu soit loué ! on est dix ; on ne tardera pas à dîner ! au même instant, le domestique entra, et, sur un plateau, présenta un billet à la maîtresse de la maison. Elle le parcourut d'un regard rapide, et son visage prit une vive expression de contrariété ; son pied battait le chenet, et elle agitait, par un petit mouvement nerveux, l'écran de Chine qu'elle tenait à la main. On annonça deux nouveaux convives ; elle les salua, et, dans le mouvement que faisait leur arrivée elle alla vers Hippolyte et lui dit :

“ Venez donc ! ”

Il la suivit, obéissant et surpris : elle le conduisit dans la salle à manger, toute éclairée, toute brillante de cristaux et d'argenterie.

“ Mon cher enfant, dit-elle, me permettez-vous de vous traiter sans façon ? ”

— Certainement Madame, trop heureux.....

— Voilà ce qui m'arrive : nous devons dîner quatorze : je reçois un billet qui m'annonce que mon vieux docteur Hébert ne peut pas venir, il est malade lui même ; nous serons donc *treize* ! ce sera une terreur pour mes vieux amis, pour le comte de Saint-Brisson, qui est superstitieux comme un Napolitain ; et moi-même, je l'avoue, je ne suis pas à l'abri du préjugé ; j'ai peur ! Tenez mon Hippolyte, je vous traite comme mon enfant : dînez avec nous un autre jour, dimanche, lundi, quand vous voudrez, mais aujourd'hui...

— Je vous quitte madame...

— Je suis désolée, oh ! c'est affreux, mais être treize ! ”

Il sortit en la saluant profondément ; de la cuisine s'élevaient mille odeurs savantes : la truffe, les épices, le gibier rôti se mêlaient, et accompagnaient de leurs effluves le pauvre garçon, qui s'en allait sans avoir dîné.

III

Il faisait très froid dans la rue, les passants couraient, tout le monde allait dîner : à presque tous les étages, on voyait de vives lumières. les familles et les amis se trouvaient réunis, et, Hippolyte, seul dans le grand Paris, sans argent, pressé par une faim dévorante, se sentit saisi d'une amère tristesse. Il pensa à Confolens et au souper de la maison paternelle ; il voyait la salle à manger, un peu sombre le jour, égayée le soir par un grand feu de bois, le couvert mis, les vieilles assiettes de porcelaine bleue, la soupière fumante, la pesante argenterie, les salières antiques dont il s'amusait dans son enfance ; il voyait mieux ; la figure intelligente de son père, le visage si bon de sa mère, le profil délicat de ses petites sœurs, la tête carrée de son petit frère lui apparaissaient ;

on parlait de lui peut-être, et il était si loin, si triste, si délaissé ! Si sa mère le voyait ! à cette pensée il eut des larmes aux yeux. Il erra longtemps dans les rues, il ne savait où aller ; ses camarades étaient en liesse, et il n'était pas d'humeur à les rejoindre ; il n'osait entrer dans un restaurant et y demander crédit, mieux valait la faim ! Les diverses fanilles qu'il connaissait se préparaient à des bals, à des fêtes, et en parcourant par la pensée le cercle de ses connaissances, il vit qu'il ne comptait pas un seul ami.

“ Mes amis sont là-bas à Confolens, ” se dit-il, et son cœur se serrait de plus en plus.

Il était revenu dans son quartier, et en traversant la rue de l'Observatoire, il regarda machinalement à une fenêtre fort éclairée, au quatrième étage. Il connaissait cette fenêtre.

Six mois auparavant, par un soir d'été, Hippolyte traversant le dangereux carefour de Buci, s'était arrêté, en même temps que la foule, devant un pauvre ouvrier gisant sur le trottoir. Un cabriolet l'avait renversé et blessé, il portait à la jambe une profonde écorchure ; son bras gauche semblait foulé, et le sang coulait d'une plaie qu'il portait au visage : pourtant, il essaya de se lever et fit quelques pas, en chancelant, du côté de sa demeure. Saisi de compassion, Hippolyte fit approcher un fiacre et ramena le pauvre ouvrier à sa femme ; il le visita souvent sur le lit où ses blessures le retenaient, et s'amusa à lui faire la lecture et à lui apporter quelques douceurs. Il s'était attaché à ce pauvre ménage, à cet homme courageux, à cette femme si active et à ses enfants qui riaient en le voyant arriver.

“ Je vais monter chez eux, se dit-il, en voyant la fenêtre éclairée, mon temps se passera mieux que dans la rue.

Grande joie à sa venue ! Antoine l'ouvrier corroyeur, courut vers lui ; la ménagère essuya une chaise avec son tablier, les garçons crièrent :

“ C'est M. Hippolyte ! ”

Et en deux minutes il se trouva assis, installé devant la table de famille. On soupa dans cet humble ménage : souper de mardi-gras. Vraiment ! une bastille de lard fumait au milieu d'un rempart de choux verts ; un gros pain de seigle faisait face à une assiette de marrons grillés, et un pot de bière laissait déborder une mousse blanche et brillante.

“ Que je ne vous dérange pas, dit le pauvre Hippolyte à ses amis, soupez donc !

— Vous permettez, Monsieur, répondit la bonne femme c'est qu'Antoine et les petits ont grand'faim.

— Mais certainement : j'assisterai à votre repas. ”

La ménagère fit les portions : l'eau venait à la bouche d'Hippolyte ; mais jamais les pauvres gens n'auraient osé lui offrir un morceau. Ils le croyaient riche, celui qui avait été si bon pour eux !

Hippolyte n'y tient pas :

“ Ça a bien bonne mine, dit-il.

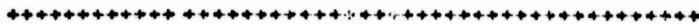
— Ah ! Monsieur, si vous daigniez !... s'écria Antoine ; quel honneur, quel plaisir vous nous feriez ! ”

Marie-Rose était déjà debout ; elle plaça sa plus belle assiette et son verre doré devant Hippolyte. Antoine le servit, la bière déborda dans le verre ; Hippolyte sourit de bonne grâce et mangea encore mieux.

Ce fut une douce soirée ; le pain du pauvre était excellent, et le jeune homme pensa, en comparant Antoine et Mme Alban, à ces paroles de l'Écriture ; *Un repas d'herbes avec de l'amitié vaut mieux qu'un repas de bœuf gras sans affection.*

Trente-cinq ans ont passé depuis ; Hippolyte est magistrat, il est marié, il est père, mais il n'a pas oublié ses trois dîners. Il est fidèle aux lois saintes de l'Église : il se défie des amitiés mondaines, et il aime fort les pauvres. Il leur a rendu mille fois le morceau de pain de seigle qu'un soir de mardi-gras il mangea de si grand cœur et de si grand appétit.

Mathilde BOURDON.



†
IHS

Le 10 Déc. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XXII.

(suite.)

L'usine occupait alors des Italiens en certain nombre, et ils se tenaient entre eux, au point de constituer une petite usine dans la grande. Précisément, la batterie à laquelle Isidore allait être attaché comptait une bonne moitié d'Italiens, qui virent arriver le nouveau venu avec un déplaisir évident. Diffenbach, obéissant à une patriotique pensée, avait, ce matin-là, refusé d'embaucher les étrangers, il fallait bien se venger sur quelqu'un ; le contremaître était au dessus de leurs atteintes, et Isidore comprit tout de suite que les causes allaient mal tourner pour lui.

Debout en face sa monstrueuse cornue chauffée au rouge cerise, le déluteur, en quelques coups précis, ouvre l'appareil où le charbon, ayant jeté son gaz, est devenu un résidu incandescent. D'un geste brusque, il extrait le coke, qui dégage dans la batterie une chaleur prodigieuse. Le travail d'Isidore consistait à charger rapidement ce coke en feu dans une voiture de fer, avant qu'il n'échauffât outre mesure le bâtiment, et à le porter dans la cour, où il achevait de s'éteindre. Il y avait là, dans ce travail de jour et de nuit, une transition dangereuse de température, qui atteignait plus de 40 degrés ; et, quand il pleuvait, il fallait à l'ouvrier des poumons très habitués pour ne pas risquer une de ses affections de poitrine, qui enlèvent la moitié de ceux qu'elles atteignent, et mettent l'autre hors d'état de continuer désormais son ancien travail.

Tout de suite Isidore dut s'atteler, et, la bricole à l'épaule, les sandales aux pieds, traîner le lourd chariot de fer. Il sortit de cette journée-là, brisé ; les autres, entraînés plus longtemps par le travail plus doux de l'été, le poussaient à plaisir ; et le jeune paysan, affaibli par un mois de misère et de privations, voulut affecter

de paraître indifférent à une manœuvre qu'il devinait bien. Sans se plaindre, se raidissant contre la fatigue envahissante, Isidore accomplit sa besogne comme un ancien, se brûlant stoïquement les pieds sur le coke rougi ; ne disant pas un mot de son épaule ankylosée, de sa poitrine haletante, de la sueur qui le mouillait, sous le masque de charbon collé au visage. Puis, le soir, il lui fallut, le ventre vide, retourner là-bas, à Clinancourt, chez son logeur. Il mit deux heures pour monter l'avenue, tellement les pieds lui faisaient mal. En arrivant, il s'effondra sur son lit, presque sans manger, et s'endormit écrasé, anéanti de fatigue.

Le lendemain matin, à 5 heures, il se réveilla les membres raidis, la langue épaisse, très mal à l'aise. Mais c'était tout juste s'il avait le temps d'arriver. Lourdement, il s'habilla, puis comme un être sans pensée, partit au travail. Et c'était là sa vie désormais la vie de son rêve, la vie qu'il avait choisie librement, cherchée volontairement, trouvée enfin !..... Il existait bien d'autres places plus douces à Paris ; seulement..... voilà !..... l'inconvénient, c'est qu'elles étaient déjà prises, et pour longtemps ! Il arriva fatigué rue des Chasses, et il longeait lentement le triste mur de l'usine, quand un groupe d'ouvriers le dépassa sans le remarquer ; mais, dans la nuit, l'un d'eux criait :

“ Je te dis qu'il faut le faire mettre, dès ce soir, à l'équipe des vingt-quatre heures (1) !..... ”

-- Le patron ne voudra jamais.

-- Le patron ! Je sais bien... il a toutes les faveurs pour les Français... mais on s'en passe du patron !..... Je te dis que la *recrue* ne connaît pas encore le mouvement et que c'est maintenant qu'il sera facile de la mettre dedans ! ”

Juste à ce endroit, le groupe arrivait sous la lumière vacillante d'un bec de gaz, Isidore, tremblant de fièvre, reconnut tous les *macaronis* de sa batterie.

Ils étaient là une vingtaine, marchant vite, s'animant, s'excitant les uns les autres, hachant leur conversation de mots Italiens.

(1) On appelle ainsi une équipe qui, une fois par semaine, travaille vingt-quatre heures sans se reposer.

Isidore s'arrêta un instant, passa la main sur son front avec un geste de découragement.....

Encore une journée qui s'annonçait bien !

CHAPITRE XXIII

La fin de novembre fut pour Isidore une souffrance perpétuelle. Un proverbe russe dit " que les malheurs ne viennent jamais seuls. " Le jeune homme en faisait alors l'amère expérience.

Il avait abordé le travail de l'usine à l'époque la plus pénible ; à cela il pouvait se dire qu'en juillet il n'eût rien trouvé du tout, car, pendant les longues journées d'été, l'éclairage au gaz n'étant utilisé que pendant un nombre très restreint d'heures, on supprime la moitié des batteries, et on licencie les deux cinquième des ouvriers. Son corps de paysan avait donc eu à s'habituer à tout à la fois : au travail exténuant de l'usine, à l'air vicié, à la nourriture d'estaminet, à cette vie d'ensemble de Paris, qui fatigue tous les sens à la fois

Sa nature bonne et affectueuse avait donc souffert de partout. Dans la batterie, les ouvriers ne lui pardonnaient pas encore d'avoir pris la place d'un de leur " pays, " et quand il revenait à son hôtel, il trouvait la figure hargneuse du logeur, toujours furieux à la pensée que, peut-être, il ne serait pas intégralement payé

Plus de fêtes, plus de dimanches plus de messes joyeuses ou consolantes, comme là-bas, dans la vieille cathédrale, où il avait sa place à lui, derrière les chaises Valmont ; plus de *gars* du pays avec lesquels on projette des excursions en campagne, parties qui ne coûtent rien, et d'où l'on revient plus gaillard et plus dispos.

Une fois, pourtant, un lundi, Isidore avait eu une après-midi ; il était arrivé de quelques minutes en retard, et la grille de l'usine se trouva fermée. Il en profita pour aller vers la Seine qu'il ne connaissait pas encore, et passa le pont de Clichy, ébranlé sans cesse par le va-et-vient des lourds tombereaux, chargés de gravats et de détritits de la grande ville ; puis, au hasard de la promenade, il descendit à droite, vers Gennevilliers et Argenteuil. La campagne change alors immédiatement d'aspect : le nombre des noires bâtisses, des fabriques toutes grasses de fumée, toutes souillées de sco-

ries, semble diminuer ; on a enfin un peu d'espace, un peu de terre libre devant soi ; il est vrai que cette terre n'est qu'un amas d'alluvions d'égout, d'apparence médiocrement engageante, mais dans sa situation d'esprit, le jeune homme n'y fit pas attention ; et, oubliant l'usine, il quitta la route bordée de cahutes ignobles de chiffonniers, et s'engagea dans les sentiers, à travers champs.

Isidore marchait presque heureux : sans le comprendre, il se retrouvait lui-même dans quelque chose qui ressemblait à son ancien cadre ; plusieurs fois, il se baissa, et, avec un geste instinctif du paysan, ramassa de la terre, l'écrasa entre ses doigts noircis, puis la flaira..... Mais cette terre n'avait pas le bon goût de la sienne, de celle qu'il retournait là-bas, aux flancs du Siméon, avec le soc luisant de sa charrue, sur laquelle venaient chanter les rouges-gorges. Argenteuil lui plut davantage ; malheureusement, en novembre, la nuit vient vite, et, dégoûté d'ailleurs par la tenue de certains groupes qu'il rencontrait, il rebroussa chemin vers Paris.

Isidore marchait mélancoliquement sur la grande route qui, à travers champs, va d'Argenteuil à Asnières, et mille réflexions surgissaient en lui : Pourquoi ne retournerait-il pas à Noyon ? Il avait tenté une expérience, elle n'avait pas réussi, un pareil malheur pouvait arriver à tout le monde, et qui était autorisé à lui en faire un reproche ?...Oui ... mais revenir au bout de quelques mois, sans un sou dans sa poche, et même avec des dettes, n'était-ce pas, d'avance, exciter les quolibets de ceux qui l'avaient vu partir ?..... N'était-ce pas donner à M. Valmont trop d'orgueil pour avoir ainsi exactement prévu ce qui devait lui arriver ?..... Aussi, préférerait-il attendre.

Faire des économies, il ne pouvait guère y songer ; mais, au moins, en se privant bien, il arriverait peut être à ne pas avoir de dettes, cela était essentiel pour le retour ; et puis, il verrait à remplacer ses habits, toutefois, pas avant janvier ; ce serait là une grosse dépense, car un mois, même pour un homme seul, est long à passer, à Paris, quand on n'a que 120 francs pour le loyer, les trois repas de chaque jour, le linge, les habits, les souliers, etc., etc.

Il arriva chez lui vers 7 heures. Déjà, pour monter à son sixième, il prenait l'étroit couloir qui sépare le restaurant de la cuisine,

lorsque le propriétaire l'aperçut et vint à lui tout furieux : " C'était dégoûtant à la fin, tous ces procédés-là !... il voyait bien qu'Isidore n'avait pas travaillé, qu'il avait fait le lundi avec les autres ; cela prouvait d'abord qu'il avait de l'argent, et qu'il pourrait bien le payer s'il voulait, mais surtout qu'il était un intrigant, un hypocrite, et que, désormais, il ne fallait plus croire aux airs naïfs qu'il affectait d'arborer !... Seulement, qu'il ne s'avisât pas de filer à l'anglaise, car lui, le logeur, n'était pas Corse pour rien, et il avait cassé les reins à de plus solides qu'Isidore Jupinet. D'ailleurs, c'était ainsi qu'on pe dait sa place, et pourtant, Isidore devait savoir si elles étaient difficiles à trouver, les places !....."

Le malheureux avait beau vouloir s'expliquer ; chaque parole qu'il disait augmentait la fureur de son propriétaire ; la femme arriva même à la rescousse, et, sur la basse de son mari, se mit à glapir de ces choses aigres, où le raisonnement n'a plus rien à voir. Isidore, peu habitué encore à toutes ces scènes, remonta précipitamment dans sa chambre.

Elle était étroite, sans vue, et glaciale. Dans un coin, la valise gisait à terre ; dans l'autre, un misérable lit de fer, tout bas, tout rouillé, avec un matelas en poussière de varech, et voilà tout l'aménagement. Était-ce la suite de sa promenade ; étaient-ce les insolences du logeur ? jamais Isidore n'avait trouvé à sa chambre un air aussi désolé. Réellement, ce soir, il ne se sentait pas bien ; tous les souvenirs du pays si récents, et pourtant si loin déjà, lui remontaient comme une griserie au cerveau. Oui, il retournerait chez lui, ce mal qu'il éprouvait là, dans la poitrine, c'était le mal du pays ; il grandissait, grandissait au point qu'il allait bientôt devenir intolérable, et alors, tant mieux, il partirait plus tôt.

Dans les quinze jours qui suivirent, l'hiver, subitement, devint très rigoureux ; le thermomètre descendit à 10 degrés au-dessous de zéro. Isidore avait enduré au Siméon des températures autrement violentes, lorsqu'il allait faire le bois mort, là-haut, sur les grottes, à des endroits où il ventait de tous les coins du département ; et pourtant jamais il n'avait autant souffert.

Il était devenu très pâle ; son teint, d'un blanc jauni, faisait mal à voir. Peu à peu, le corps avait maigri, laissant deviner l'os-

sature puissante, mais surmenée. A peine devant les cornues, la sueur lui perlait au visage. Quittait-il les fours ? il claquait aussitôt des dents dans la cour ; lui qui, de sa vie n'avait jamais été enrhumé, toussait lamentablement à s'en briser les poumons, au point que les Italiens cessèrent d'un commun accord leurs tracasseries journalières et le laissèrent souffler. Cela dura plusieurs semaines, et puis, tout à coup, un incident vint démontrer que les choses devenaient très graves.

Un soir, en remontant la pente si raide de l'avenue de Clichy, Isidore sentit une douleur lancinante dans la poitrine ; la souffrance d'abord était presque indistincte ; puis, tout à coup, elle grandit, s'exaspéra, pendant qu'une grosse sueur toute froide coulait le long des tempes du jeune homme. Il voulut continuer encore à marcher en s'excitant lui-même, en se traitant de demoiselle ; mais au bout de quelques pas, il sentit que c'était très sérieux, et, à bout de forces, il s'assit sur un banc, s'épongea et attendit la fin de la crise, pendant qu'une sorte d'inquiétude vague envahissait sourdement tout son être.

Les passants commençaient déjà à le remarquer, à tourner la tête tout en marchant, pour le regarder, et cela lui parut insupportable ; alors, il se raffermi, s'appuya bien droit au banc, et demeura immobile. Mais, ce qu'il ne pouvait cacher, c'était sa pâleur effrayante, le cercle bleu qui entourait ses yeux, et la sueur dont les gouttes perlaient de plus en plus à sa peau. A chaque effort qu'il faisait pour respirer, un petit *krissement* horrible se faisait dans sa poitrine, on eût dit une étoffe très fine qui se déchirait doucement ; ensuite, il éprouva dans la bouche un goût très fade : il porta le mouchoir à ses lèvres et l'en retira... taché de sang.

Rien n'épouvante un homme qui n'a jamais été malade comme une pareille révélation. Isidore, subitement, vit tout tourner devant lui. Les boutiques, les passants, les voitures, les arbres, tous les objets extérieurs se mettaient à danser une ronde lente, lente, qui s'accélérait, devenait rapide, vertigineuse, fantastique, au point de tout confondre, de tout mêler..... Lui-même y entra dans la ronde ; le banc sur lequel il était assis se mettait à tourner, et lui aussi, Isidore, tournait... tournait... Puis, il lui sembla s'endormir ;

il était secoué doucement, très doucement ; il y avait autour de lui un mouvement de choses vagues, très lointaines qui s'agitaient... le soulevaient, l'emportaient, puis il ne distingua plus rien.....

.....

Quand il revint à lui, il ne reconnut aucune des choses qui l'entouraient : il était dans une salle basse, couché sur un lit de camp ; sa bouche et sa langue étaient comme desséchées, brûlées par une sortes de potion qu'un sergent de ville ; l'air ennuyé, tenait à la main.

Lentement, il fit des yeux le tour de la pièce : "Où suis je ? murmura-t-il avec effort. — Taisez-vous ! cria le sergent de ville ; le médecin défend parole et mouvement : s'agit pas de recommencer toutes les manières que vous avez faites sur l'avenue ; regardez !... ma tunique est pleine de sang, tellement vous avez *bavé* dessus !....."

A ce moment, un fracas épouvantable retentit dans la pièce à côté : des coups de pied, des coups de poing dans la cloison, des jurons horribles, des voix enrouées de colère, tous les bruits d'une lutte, où des silences effrayants, pleins d'efforts muets, étaient subitement coupés par des injures ignobles, empruntées au dernier vocabulaire des barrières.

Isidore avait tellement d'interrogation dans ses yeux brillants de fièvre, que le sergent de ville satisfait probablement de se voir obéi, et que le malade ne causait pas, lui donna lui-même l'explication : "Oui, vous êtes au poste ; mais pas au même titre que ceux d'à-côté. Si demain matin, avant 6 heures, vous n'êtes pas réclamé, on vous expédie à Bichat... Bichat, c'est l'hospice le plus près ? "

Isidore fit alors signe qu'il voulait absolument causer : "Alors, tout bas, répondit le sergent de ville.....

— Je ne puis être réclamé par personne, je ne connais personne à Paris.

Si ; vous aviez dans votre bourgeron la carte d'un certain Clément Valmont, rue Madame....."

Et, tout à coup, à cette parole, la figure du pauvre paysan s'illumina d'un sourire un peu triste : "... Oui... M. Clément....

Oh !... s'il pouvait venir !....." murmura-t-il.....

Puis il y eut un long silence : Isidore ne le rompit que pour demander le nom de cette drogue si âcre, qui lui brûlait la bouche.

" C'est du perchlorure de fer, pour arrêter le sang, " répondit l'agent.

Ce nom ne répondant à rien qu'il connût, il retomba dans son mutisme, la tête maintenue toute droite par un amas de couvertures.

Il faisait froid dans le poste : la sueur et le sang avaient rendu les vêtements humides ; à chaque instant, le paysan était obligé de faire des efforts désespérés pour comprimer une toux très sèche qui lui soulevait la poitrine, au risque d'ouvrir de nouveau la blessure dans le poumon.

Le sergent de ville s'était endormi sur sa chaise : il ronflait, l'air maussade, et, sur sa basse enrouée, se dégageait le petit sifflement du bec de gaz, exaspérant à entendre, quand une fois on l'a remarqué..... Quelle heure pouvait-il bien être?..... M. Clément viendrait-il le réclamer?... et qu'allait-il en faire de lui? Toutes ces questions se posaient douloureusement dans sa pauvre tête découragée.

Ainsi, voilà ce que Paris avait fait de lui, en deux mois..... une sorte de masse inerte, obligée de prendre des précautions exaspérantes, pis qu'une petite femmelette !..... Où était-il le robuste paysan, à la carrure terrible, qui menait boire les perchérons de labour à la mare, à droite, en allant au Ruault?... Etait-ce le grand corps aux soufflets crevés, embarrassé de ses grands bras et de ses longues jambes, qui reposait ici? Etait-ce le malheureux aux joues creusées, aux mains noircies, aux traits ravagés par les privations physiques et les souffrances morales, sur lequel un sergent de ville était censé veiller ?

(à suivre)